

L'impossible de créer un miroir bénévole

Valentin Torrens

Richard Martel

Number 55-56, Fall 1992, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1090ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, R. (1992). L'impossible de créer un miroir bénévole : valentin Torrens. *Inter*, (55-56), 67-68.

L'IMPOSSIBILITE DE CREER UN MIROIR BENEVOLE

VALENTIN TORRENS
INSTALLATION ET PERFORMANCE

Valentin TORRENS, d'origine espagnole — mais catalan — vivant à Barcelone, s'intéresse aux formes d'aliénation issues de la division culturelle du savoir et des conditionnements des appareils médiatiques.

Le « pseudo-anniversaire » de l'histoire de la colonisation est pour lui — et pour nous — l'occasion de revoir la mémoire et d'y déceler la réalité terrifiante de l'uniformité.

Une installation faisant côtoyer le médium télévisuel, quatre moniteurs regroupés montrant vraisemblablement la même image — la répétition — d'une émission de la série Dallas. Sur ces moniteurs une projection de diapositives qui colportent un dérèglement qualitatif de sa morphologie iconographique. Aux murs, une centaine de morceaux de papiers qui relatent l'existence de tribus amérindiennes d'avant la conquête. Ces cent noms sur le papier sont brochés de manière à créer une sorte d'enveloppe où sont déposées des photocopies de billets de lotterie. Au sol, une sorte d'étendu d'eau rouge et or occupant presque la totalité du plancher, insinue par le subjectif du sang versé pour la capitalisation du territoire, celui de l'espace même de son dispositif scénique ; dans la noirceur du Lieu : « La connivence entre l'horreur et l'art, l'impossibilité de créer un miroir bienveillant, personne n'est innocent, tous nous sommes à la fois victimes et bourreaux » dit-il.

Le soir du vernissage, il nous conviait à une sorte d'interrogatoire, un par un, qui questionnait notre rapport personnel avec la « réalité autochtone ». Des énoncés nous faisaient prendre conscience de notre appartenance — ou non — avec la passivité des organisations médiatiques — et précisément ici la dictature télévisuelle lorsqu'assimilée au pouvoir démiurgique des conditionnements et de la morale américaine. Il nous a fait signer notre nom sur un œuf puis nous a demandé de le disposer à notre volonté. Évidemment vers la fin, ces œufs au sol faisaient un amas visqueux. Le son de nos voix s'agglomérant dans un cafouillis, « babelisation » du concept du savoir assimilé à la doctrine et aux modalités médiatiques de communication. L'outil s'étant en quelque sorte inversé par rapport à sa quête utopique, devenu par les manipulations du langage visuel une sorte de directivisme informationnel dirigé. Et comme il a insisté lui-même ; « l'impossibilité de créer un miroir bienveillant. »

RICHARD MARTEL



